

LES RELIEURS DE FÈS

1° La renaissance de la reliure à Fès

On sait l'influence bienfaisante exercée par le service des arts indigènes sur la conservation ou la renaissance des industries artistiques du Maroc. Cette active et constante surveillance ne s'est pas organisée sans difficultés, notamment en ce qui concerne la reliure, et il a fallu la patience et la diplomatie habile de M. Prosper Ricard pour ressusciter cet art qui allait mourir (1). Des nombreux relieurs qui travaillaient jadis près de la Qarawiyine et du fondouk Sbitryine, dans l'actuel quartier des libraires, il ne restait plus, à l'avènement du Protectorat, que quelques grossiers artisans sans technique et sans outillage. Un seul, Mohamed bel Larbi Lahlou, vieillard septuagénaire, produisait des reliures de qualité : il appartenait à l'antique famille des Lahlou qui, depuis plus de trois siècles, se consacrait à cet art, mais il entendait que son métier s'éteignît avec lui.

Les causes de cette décadence étaient diverses :

a) La rareté des clients. Le Sultan et quelques lettrés faisaient bien exécuter pour la bibliothèque de la Qarawiyine et pour leurs bibliothèques particulières des reliures de qualité, mais la clientèle était surtout composée de professeurs et d'étudiants pauvres qui se contentaient de travaux plus modestes et moins chers ;

b) La concurrence des livres imprimés en Egypte. L'imprimerie et l'autographie avaient porté aux artisans un coup mortel. Leur métier, jadis florissant quand ils entretenaient des copistes et qu'ils reliaient des manuscrits, avait été menacé par l'invasion des volumes imprimés au Caire et qui, avec la plus grande facilité des communications entre l'Égypte et le Maroc, étaient importés en grand nombre et préalablement reliés ;

c) La difficulté de trouver des apprentis pour un art particulièrement délicat et qui ne nourrissait plus ceux qui s'y adonnaient.

C'est alors que M. Prosper Ricard découvrit Mohammed Lahlou et qu'il entreprit, en triomphant de la résistance obstinée du vieil artisan, la rénovation de son industrie. Le but à réaliser était triple :

a) Il fallait d'abord obtenir communication de sa technique. On lui facilita la tâche en le gratifiant d'un salaire de 100 francs par mois, en l'installant gratuitement dans un nouvel atelier, en lui faisant parvenir des commandes officielles richement payées. On lui adjoignit alors deux apprentis qu'il devait former à son art et qu'on

prit dans sa propre famille. On lui remit des instruments tout neufs pour remplacer l'outillage usé dont il se servait et dont on fit exécuter des copies ;

b) Il fallait guider et améliorer, autant que possible, la production. Les reliures de Mohammed Lahlou qui avaient attiré l'attention de M. Ricard sont bien inférieures à celles qui sont actuellement réalisées. Certains stages furent prévus dans les années qui suivirent : notamment un stage de trois mois à la makina, où un militaire avait été installé pour exécuter, suivant la technique européenne, des reliures au compte du cercle militaire du Batha ;

c) Il fallait enfin ouvrir des débouchés, donner à ce travail artistique une importance économique. Des subventions, des commandes officielles et privées, des participations aux différentes expositions, des primes et distinctions diverses suffirent pour faire connaître au dehors les reliures de Fès et font accroître le nombre des artisans susceptibles de se consacrer à ce métier. Les apprentis fondèrent d'autres ateliers, prirent eux-mêmes de nouveaux apprentis et, dès 1920, la ville comptait quinze ouvriers relieurs répartis dans trois ateliers. La production qui, cette année-là, dépassa cent mille francs, était le centuple de celle de 1915 (2).

2° Les ateliers actuels

Malgré quelques avatars qui ne pouvaient manquer de se produire (faillites, querelles entre apprentis ou associés, décès, etc.), le travail de la reliure a profité jusqu'ici d'une honorable prospérité. Actuellement on compte à Fès, sans compter les apprentis, une dizaine de relieurs qualifiés, groupés sous l'autorité d'un amine. Ce sont :

1° Mohammed Lahlou, aujourd'hui amine. C'est un vieillard de 93 ans, qui vit dans le zqaq El-Hajar, près de la place Ceffarine, dans un atelier poussiéreux et abandonné. Il ne travaille plus et se réfugie dans ses souvenirs (3) ;

2° Abderrahman Serghini, qui a un atelier dans le Thala ;

3° Driss Zamaï, associé de Abderrahman Serghini ;

4° Driss ben Kirane, qui possède, au Thala, un atelier appelé « El Kenz ed dehebi » ;

5° Abbès Reghaï, associé de Driss ben Kirane ;

6° Mohamed el Qandousi, qui est allé travailler l'an dernier quelques mois à Rabat pour revenir ensuite à Fès ;

7° Mohammed Lahlou, jeune relieur qui travaille chez Abderrahman Serghini ;

8° Ahmed ben el Khadir Lahlou, neveu de l'amine.

(1) Cf. Prosper Ricard, *ibid.*, p. 183.

(2) Il nous a montré les anciens dahirs qui consacraient la spécialité de la famille Lahlou, les vieilles reliures qu'il faisait avant l'établissement du Protectorat, une photographie dédiée au général Gouraud alors Résident général, sa croix d'officier d'Académie et du chevalier du Ouissam alaouite.

(3) Prosper Ricard, « Artisans marocains », in *Bulletin de l'enseignement public au Maroc*, mars 1924, p. 179, 199.

A ce nombre s'ajoutent quelques maroquiniers capables, sinon de relier des livres, du moins de fabriquer des couvertures de volumes, des boîtes, des sous-main, etc. ; mais ils ne sont pas officiellement catalogués comme relieurs. Quelques femmes, nous a-t-on dit, s'étaient aussi adonnées momentanément à la reliure, il y a quelques années, à l'époque où les produits se vendaient bien. Elles exécutaient notamment des reliures peintes qu'aimaient beaucoup les touristes américains. Mais, pour elles aussi, il devait

s'agir beaucoup plus de travaux de maroquinerie que de reliure proprement dite. Il convient d'ajouter, d'ailleurs, que les relieurs qualifiés énumérés ci-dessus sont à la fois relieurs et maroquiniers :

a) Ils exécutent sur commande la reliure des livres qui leur sont confiés ;

b) Ils ont dans leur atelier une vitrine où sont exposés, à l'intention des touristes européens, des curiosités indigènes : portefeuilles, sous-main, carnets de bridge, bloc-notes, étuis



L'atelier de Driss Zamaï

d'appareils photographiques, sacs de dames, etc. La qualité de ces objets présente, d'ailleurs, chez eux plus de garanties que chez de simples maroquiniers car ce sont eux qui ont composé l'ornementation et exécuté les dorures.

Le relieur fassi n'est donc pas seulement artisan, il est aussi souvent commerçant. C'est ce double rôle qui explique :

a) La physionomie de son échoppe ;

b) La fréquence des associations conclues entre deux maîtres-relieurs, alors que, par contre, l'ensemble de la corporation manque d'unité et que, de l'aveu général, chacun vit et travaille dans son coin.

A. — La boutique d'un relieur apparaît communément sous le double aspect d'un atelier de reliure et d'un magasin de maroquinerie de

choix. Elle est située le plus souvent en bordure d'une artère fréquentée par les touristes : c'est ainsi que les deux échoppes les plus importantes, celles de Abderrahman Serghini et de Driss ben Kirane, s'ouvrent dans le Thalaï, et en haut de la rue, situation exceptionnellement favorable pour séduire le touriste avant qu'il ne soit sollicité par les autres marchands de curiosités. La double destination du local est souvent nettement marquée : le magasin de vente donne sur la rue, chez Driss ben Kirane, alors que l'atelier est derrière ; magasin et atelier sont séparés chez Abderrahman Serghini. Dans la boutique, une vitrine garnie de cuirs décorés ; dans l'atelier, une ou deux tables de marbre, une étagère pour empiler les volumes non reliés, une autre où l'on dépose soigneusement enveloppés et sans aucun décorum les livres dont la reliure est achevée et que le client doit venir chercher.

B. — Les deux plus importants ateliers sont occupés par quatre patrons, associés deux par deux. Dans les années précédentes, les associations ont été nombreuses et n'ont pas toujours tenu longtemps. L'association détermine d'une façon particulière l'organisation du travail et de la vente :

1° Généralement, ces deux maîtres relieurs travaillent de pair pour satisfaire les commandes de reliures et se partagent les sommes perçues ;

2° Mais l'un d'eux s'occupe aussi de la vente de la maroquinerie et s'absente, parfois longtemps, pour participer à une exposition. Abderrahman Serghini a exposé à Paris, en 1931, à



Le batteur d'or amincit des pastilles d'or entre des baudruches.

l'Exposition coloniale ; à Chicago, en 1933 ; à Bruxelles, en 1935. Pendant son absence, l'associé reste à Fès, occupe et surveille l'atelier ; il garde aussi pour lui les bénéfices réalisés sur la vente des reliures puisqu'il est seul à travailler. De son côté, l'autre associé a emporté quelques reliures pour les exposer dans son stand ; si des visiteurs sont séduits par ces spécimens et font une commande, il la reçoit et la transmet à Fès. En retour, il se réserve une commission ;

3° Le mobilier et l'outillage sont parfois la propriété commune de deux associés. Abderrahman Serghini, associé avec Driss Zamaï, et beaucoup plus riche que lui, est seul propriétaire de ce que contient l'atelier. Il le lui prête gratuitement. Le loyer et les impôts sont acquittés en commun. Mais quand Serghini s'absente pour une exposition, Zamaï paie, pendant tout ce temps, la totalité du loyer ;

4° Le personnel est payé séparément par chaque associé. Driss Zamaï emploie deux apprentis

qui exécutent sous ses ordres les travaux secondaires (parage des cuirs, découpage des cartons, couture des cahiers, etc.). Abderrahman Serghini paie un ouvrier chargé surtout de la vente aux touristes mais qui s'occupe souvent aussi du travail de la reliure pour le compte de son patron. Il arrive enfin que Zamaï, quoique patron spécialisé dans la reliure, travaille, à ses moments

perdus, pour le compte de Serghini, soit pour lui dorer des sous-main, soit pour l'ornementation de couvre-livres ou de carnets ; ces travaux de maroquinerie lui valent une rémunération calculée soit à la journée, si Abderrahman Serghini fournit les feuilles d'or des décors, soit aux pièces si Zamaï utilise le stock qu'il s'est procuré pour exécuter des reliures.



Les feuilles d'or après battage.

Ces indications suffisent à montrer la souplesse de cette association. Basée sur un contrat oral, facile à conclure, facile aussi à résilier, elle s'adapte étroitement à la double nécessité de produire et de commercer.

3° Le travail de la reliure

C'est, au dire des artisans, la confection des reliures qui constitue pour eux, sinon le profit le plus considérable, du moins les gains les plus assurés et les plus permanents. Chaque relieur,

ou, en cas d'association, chaque atelier, achète lui-même les matières premières, pourvoit à l'achat ou au remplacement de l'outillage, assure la vente des produits fabriqués, le tout sous la surveillance du service des arts indigènes.

a) Les matières premières :

1° Les peaux. — Elles sont achetées au fondouk Sbitryine (1) pour la plus grande partie.

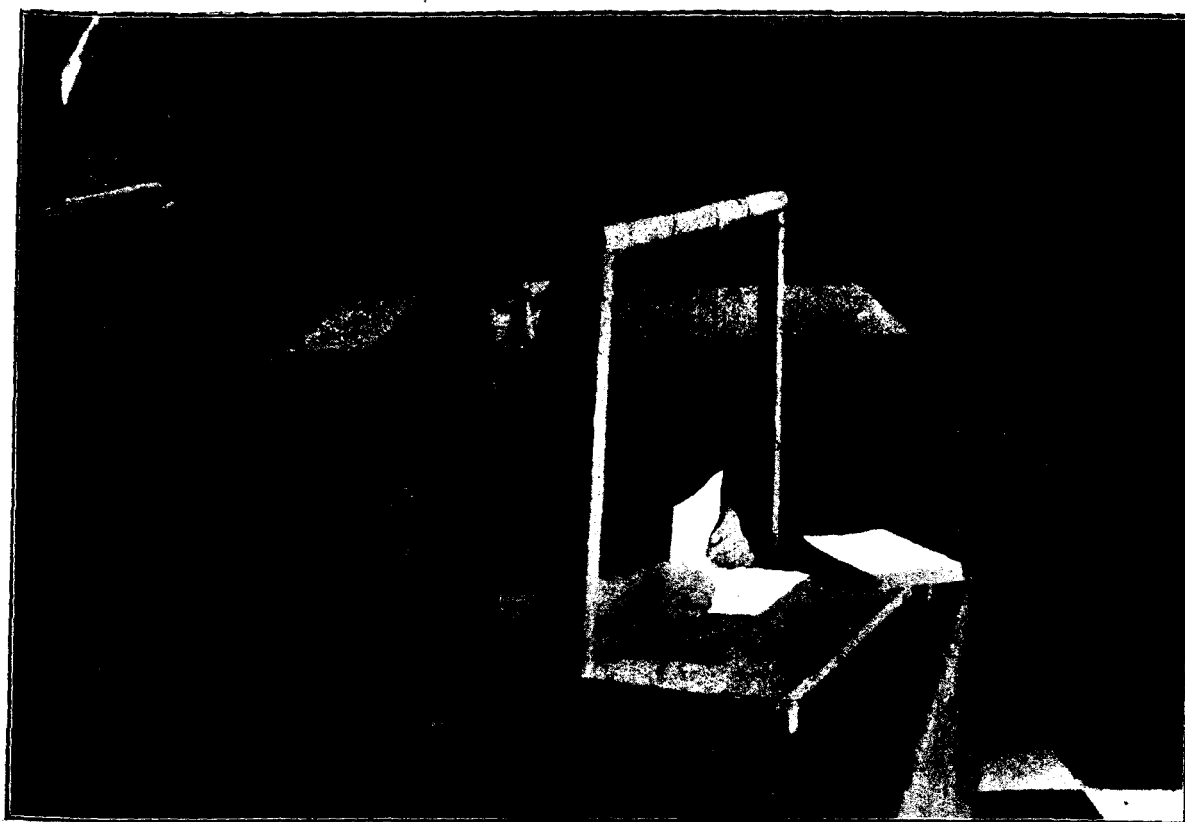
(1) Cf. Guyot, Paye, Letourneau. *L'industrie de la tannerie à Fès*, in « Bulletin économique du Maroc » juillet 1935, et « Hespéris », tome XXI.

Ce sont des peaux de choix, car il importe qu'elles soient sans taches et extrêmement souples. Elles se vendent de 20 à 25 francs la peau de chèvre, de 10 à 8 francs la peau de mouton (1).

Après achat, les relieurs les confient à deux tanneurs spécialisés dans la teinture, qui opèrent suivant leurs indications et fournissent la nuance demandée (chaque nuance a d'ailleurs un nom particulier quand il s'agit de peaux destinées à la reliure). Pour ce travail, les tanneurs teinturiers percevaient, il y a quelques années, une rémunération de 10 francs par peau, qui est maintenant tombée à 5 francs. Certaines couleurs (ahma, par exemple) ne sont plus pratiquées aujourd'hui.

On utilise aussi pour des reliures bon marché (notamment pour les parties intérieures du livre) des basanes fabriquées dans des tanneries européennes, mais le fait est assez peu fréquent, car il est rare que ces peaux soient propres à la reliure. Il existe, sur la vente de ces peaux (qui se fait non au poids (2) mais à la douzaine), un représentant spécialisé près de la sqaïat Eç-Cef-farine. La meilleure qualité de basane est produite par une tannerie européenne de Mogador.

2° Le carton, qui forme l'armature des plats du livre, est acheté au fondouk Sbitryine, sous la forme de larges feuilles. La vente se fait au poids, sur la base de 0 fr. 75 le kilo. Les relieurs,



Le cousage des cahiers du livre à la « mromma ».

à la différence des cordonniers, recherchent les cartons les moins épais (feuilles de 1 kg. 500).

3° Le papier blanc, qui est utilisé pour le revêtement intérieur, est acheté dans les boutiques du souk El-Attarine, au poids. Il existe deux qualités valant respectivement 2 fr. 50 et 2 francs le kilo.

4° La colle est faite par les relieurs eux-mêmes avec de la farine dans laquelle on met un peu de sulfate de cuivre. Ce mélange, extrêmement peu coûteux, a l'avantage d'empêcher pendant longtemps les mites d'attaquer la reliure.

5° L'or qui se présente soit sous la forme de liquide (mahloul), soit sous forme de feuilles

d'une minceur de papier à cigarettes et protégées par une double feuille de papier blanc.

L'or liquide est utilisé pour garnir de dorures le creux des ornements imprimés à la presse (motif central, coins). Il est obtenu par pulvérisation d'une feuille d'or dans quelques gouttes de miel, de gomme arabique et de safran. La dorure est appliquée à la plume.

L'or en feuilles (0 m. 15 × 0 m. 15) est appliqué sur une couche adhésive de blanc d'œuf. Pour ce faire, les relieurs découpent la feuille d'or en fines lamelles de la largeur désirée, qu'ils saisissent avec l'extrémité d'une baguette plate sur laquelle ils ont, au préalable, passé la langue pour faciliter l'adhérence. Une fois au contact du blanc d'œuf la pellicule abandonne le bois et reste fixée au cuir. Les ornements sont imprimés ensuite au fer chaud. Cet or peut provenir de deux sources :

a) La meilleure qualité est produite par un batteur d'or du mellah, Habib Azoulay, qui, avec un outillage rudimentaire, transforme le titre de vieux bijoux d'or qu'il achète un peu partout ; il fabrique ensuite d'après

(1) Les prix étaient beaucoup plus élevés il y a quelques années.
Cf. Guyot, Le Tourneau, Paye, *ibid.*

(2) Cf. La vente au poids pour les cordonniers.

une technique très curieuse et que nous avons étudiée en détail, les pellicules d'or que nous venons de décrire. La feuille est vendue par lui aux relieurs 3 fr. 50. Il faut une moyenne de 7 feuilles d'or pour les dorures d'un sous-main de 0 m. 40 x 0 m. 30 très ornementé ; trois ou quatre feuilles sont nécessaires pour le décor d'un in-8°. L'ornementation ainsi obtenue est durable et ne se ternit pas ; c'est pourquoi les bons relieurs emploient toujours l'or fabriqué par Habib Azoulay. Malheureusement cette industrie appartiendra dans quelques mois au passé, car elle ne peut plus faire vivre celui qui s'y consacre. Il y a quelques années, le mellah de Fès comptait 6 batteurs d'or ; aujourd'hui Azoulay reste seul et n'a plus de travail en moyenne que pendant quatre ou cinq mois de l'année ;

b) L'or de seconde qualité vient de Florence, par Tanger, et il se vend dans plusieurs boutiques de Fès, par carnets de 25 feuilles. Le carnet vaut de 8 francs à

5 francs, c'est-à-dire douze fois moins cher que les feuilles d'or débitées par Habib Azoulay. On conçoit, dans ces conditions, que celui-ci ne puisse plus se défendre, et si les relieurs lui restent généralement fidèles, les maroquiniers n'hésitent plus à utiliser le produit européen qui permet de fournir aux touristes des objets moins chers mais aussi moins durables (1).

b) L'outillage :

Il faut distinguer l'outillage traditionnel et l'outillage moderne.

1° L'outillage traditionnel, dont la description ne peut se faire dans le détail sans un exposé minutieux de la technique de la reliure (2), comprend essentiellement :



Confection du décor par le maître-relieur Driss Zamaï.

Des presses à endossage, en bois ;
Un cadre utilisé pour le cousage des cahiers (mromma) ;
Un tranchet pour le parage des peaux ;
Des cachets de cuivre pour l'impression du décor ;
Des coins et motifs centraux pour l'impression des ornements garnissant les coins et le centre des reliures. Ces instruments sont en bois, en cuivre ou en bronze. Ces outils s'usent moins s'ils sont en métal, mais ils donnent une impression plus franche s'ils sont en bois (3) ;
Des compas, ciseaux, petites scies, maillets de buis, etc., etc.

(1) Il existe, d'ailleurs, entre vendeurs d'or italiens et maroquiniers des ententes et arrangements commerciaux dont le détail est assez curieux. Tout cela montre le péril mortel que court l'industrie du batteur d'or qui ne tardera pas à s'éteindre complètement.

(2) Que nous nous proposons de faire ultérieurement.

(3) Chacun de ces outils a un nom particulier et comprend de nombreuses variétés.

Les outils du maître relieur Abderrahman Serghini lui ont été donnés par le service des arts indigènes.

2° L'outillage moderne, qui tend à supplanter l'outillage traditionnel :

Un « massicot », pour couper les feuilles du livre à relier, a remplacé un couteau de grandes dimensions qu'on maniait à deux mains. Driss ben Kirane a payé le sien 700 francs d'occasion, Abderrahman Serghini 1.000 francs, également d'occasion. Ce sont des acquisitions qui ne remontent pas à plus d'un an et demi ;
Un mqaçç, machine à levier pour couper le carton, utilisée depuis quatre ou cinq ans ;
Une presse de relieur, acquisition récente (Serghini) ;
Une presse ordinaire, montée sur un bât de ciment (Serghini) ;
Un composteur (Driss ben Kirane).

c) *Les reliures :*

Elles se font, comme nous l'avons dit, sur commande, au fur et à mesure des demandes de la clientèle. Et justement l'évolution de l'outillage répond à une modification des commandes, entraînant elle-même quelques changements techniques.

Ces commandes sont faites en grande partie par des Européens désireux de collectionner les belles reliures marocaines. Très souvent les arts indigènes servent d'intermédiaires bénévoles ; ils aiguillent vers tel ou tel relieur un touriste ou un correspondant ; des travaux ont même été achetés par l'inspecteur des arts indigènes et exposés par lui à Dar Adyel. Quant aux intellectuels marocains, ils constituent pour les relieurs une clientèle moins importante.

Jusqu'à l'année dernière, la grande majorité des commandes portait sur des reliures marocaines. Mais depuis un an et demi, les relieurs se sont aperçus qu'on leur demandait beaucoup de reliures européennes, de modèle assez courant, et généralement en basane. Ils ont naturellement adapté leur travail à cette nouvelle clientèle.

a) Achat d'un outillage nouveau, notamment d'un composteur pour l'impression des titres sur le dos du volume. Un israélite vient de temps à autre chez Abderrahman Serghini pour imprimer titres et noms d'auteurs, en français ;

b) Modifications dans les matières premières : autre qualité de carton, achat de basane, emploi d'un papier différent pour les pages de garde, etc. ;

c) Abaissement des prix. Au lieu de magnifiques reliures de maroquin très ornementées extérieurement et intérieurement, on commence à fabriquer des reliures de basane sans aucun ornement. Elles sont d'ailleurs bien faites.

Les reliures marocaines atteignent jusqu'à 250 francs. Une reliure de chèvre vaut, pour un in-12, de 20 francs à 18 francs au minimum, mais elle peut atteindre 50 francs. Une reliure de mouton vaut au plus 18 francs. Une reliure européenne, sans dorures, vaut, parfois de 10 à 15 francs.

La dorure est en effet l'opération la plus longue et la plus difficile. Il faut travailler deux jours pour exécuter une belle reliure très ornementée ; il faut compter une journée si elle comporte une décoration plus sobre. Un livre sans ornementation demande au plus une demi-journée.

d) *Les travaux de maroquinerie décorée :*

Leur vente se fait au fur et à mesure des demandes, et chaque magasin possède un stock d'objets présentés sous vitrine afin de séduire le passant. Comme nous l'avons vu, les dorures sont exécutées en général par les relieurs, mais les objets sont, avant la décoration, achetés aux souks où viennent les apporter les artisans qui les ont fabriqués : ce sont souvent des Rifains originaires de Tarhzout. Cette vente est très rémunératrice car le boutiquier profite souvent de l'engouement que montrent les étrangers pour ces tra-

vaux dont la richesse et le pittoresque leur sont inconnus. Abderrahman Serghini, par exemple, jouit d'une honnête aisance : il n'hésite d'ailleurs pas à courir les expositions, un peu partout. Celle de Chicago ne lui aurait pas rapporté le bénéfice qu'il escomptait, mais durant les cinq mois qu'il était resté à Paris, pour l'Exposition coloniale de 1931, il avait réalisé de tels gains qu'il est revenu avec une cinquantaine de milliers de francs. La vente des maroquineries à Fès laissait, il y a quelques années, à Driss ben Kirane et à Abbès Reghaï, son associé, un bénéfice de 300 francs par jour. Ils accusent aujourd'hui un gain de 15 francs chacun par journée de travail ! C'est dire que les temps sont changés.

4° *Conditions actuelles du métier*

Une baisse ne pouvait, en effet, manquer de se produire sur le travail des relieurs. Les commandes se sont faites plus rares et, nous l'avons remarqué, moins luxueuses. Des reliures de 200 francs se vendent maintenant 60 à 75 francs. En règle générale, les gains ont diminué dans la proportion de 5 à 1 depuis six ans (1). Tel patron qui gagnait 100 francs par jour doit vivre maintenant avec 20 francs. Un apprenti connaissant déjà les rudiments du métier reçoit 75 francs par mois ; un autre qui débute et veut apprendre la reliure touche 15 francs par mois pour prix de ses menus travaux. Un jeune ouvrier qualifié, chargé de la confection de reliures et de la vente aux touristes, est payé 100 francs par mois avec, en sus, 5 % sur les ventes.

Cette baisse a influé sur les conditions du travail. Auparavant les relieurs ne savaient souvent où donner de la tête et travaillaient parfois jusqu'à 10 heures du soir. Actuellement ils ne viennent pas à l'atelier avant 8 heures ou 8 h. $\frac{1}{2}$ le matin, ils prennent le temps de rentrer déjeuner chez eux, puis reviennent, pour finalement terminer leur journée vers 6 heures du soir. Ils travaillent cependant — exception faite de l'après-midi du vendredi et des jours de fête — tous les jours, car ils s'occupent à l'ornementation des maroquineries quand ils n'ont pas de reliure en chantier.

Il n'empêche qu'en général, malgré cette baisse, les relieurs aiment leur métier. Zamaï déplore sincèrement qu'il y ait si peu de jeunes gens qui se destinent à l'art de la reliure. Abderrahman Serghini, qui a eu comme apprentis le jeune Mohammed Lahlou et Driss Zamaï lui-même, nous a dit que son plus grand désir était qu'ils devinssent des artisans supérieurs à lui. Son fils va à l'école : quand il aura son certificat d'études il lui apprendra son métier, auquel il commence déjà à l'initier le vendredi et les jours de congé. Si l'on excepte les Lahlou, chez lesquels le métier de relieur est une tradition de

(1) C'est la proportion qui nous a été donnée — et que nous avons vérifiée — pour les tanneurs (Cf. « Bull. écon. du Maroc », juillet 1935) ; c'est d'ailleurs assez normal car les industries du cuir sont solidaires.

famille, les autres ont choisi ce travail d'eux-mêmes ; le père de Serghini n'était pas relieur, celui de Zamaï était cordonnier et avait appris à son fils la cordonnerie avant de le confier à Serghini ; Abbès Reghaï est fils d'un secrétaire du Makhzen ne sont pas relieurs.

Cette indifférence, ou du moins ce manque d'enthousiasme des jeunes à l'égard de la reliure tient, certes, à la difficulté et à la longueur de l'apprentissage : il n'y a aucune durée fixe, et on peut rester ainsi deux ans comme on peut y rester quatre ou cinq ans. Il faut certaines dispositions artistiques pour faire un bon relieur : l'ornementation varie d'un livre à d'autre, elle dépend des gravures, du papier, du format ; le choix des couleurs est déterminé par les teintes principales de l'illustration du volume ou du décor de la couverture brochée. Rien de fixe, tout est soumis au goût, et le maître-relieur Serghini manie et feuillette les livres dont l'ornementation lui est confiée avec l'application dévote d'un connaisseur.

5° Conclusion

Toutes ces raisons, économiques et psychologiques font des relieurs l'aristocratie des artisans. Par là même, ils sont éloignés des autres corps de métiers, ne participent pas aux moussem, ne vénèrent pas de saint particulier, et ne se fréquentent même guère entre eux. D'esprit curieux, ils n'hésitent pas à envoyer leurs enfants aux écoles musulmanes et leurs apprentis aux cours du soir du collège musulman. Un fossé profond semble s'être creusé entre leur amine, le vieux Mohammed Lahlou, qui s'enferme de plus en plus dans le passé, et eux qui cherchent à s'adapter aux conditions économiques nouvelles et affinent leur sens commercial. Le contrôle des arts indigènes permet heureusement de maintenir ces artisans actifs dans la tradition des bonnes techniques et du travail amoureuxment façonné. Espérons que cette efficace surveillance réussira à conserver à cet art sa dignité, aux artisans leur prospérité.

GUYOT, PAYE et LE TOURNEAU.